

Le sens en partage

1.1. L'essor du *sens commun* dans les sciences du langage

Depuis quelques décennies, on observe dans les travaux de sciences du langage une nette montée en puissance de l'expression¹ de *sens commun*, mobilisant en outre des valeurs qui ne concordent pas toujours avec ses usages antérieurs.

Le tournant pragmatique et sociologique opéré par la linguistique dès les années 1970 y est pour beaucoup², comme le montrent par ailleurs les emplois de l'expression dans de nombreux écrits datant de cette période. L'expression de *sens commun* est ainsi convoquée dans des perspectives ethnométhodologiques ou, plus largement, sociolinguistiques questionnant la notion de communauté sociale et la place du sens commun dans l'interprétation (voir [DES 80, LAH 92]). En analyse des discours, le *sens commun* commence à être évoqué « comme représentation opérante » pour la constitution des discours [ACH 77], de même que pour des questions d'intersubjectivité [BRA 95] ou de partage de l'expérience du monde [SIB 88]. En pragmatique communicationnelle, c'est la mise en place de stéréotypes appelés à créer une adhésion marketing qui fait écho au sens commun (voir « Nous sommes tous des

Introduction rédigée par Vincent NYCKEES et Georgeta CISLARU.

1. Nous parlerons d'une *expression* de *sens commun* (au singulier) par commodité, mais il conviendrait de parler plutôt de *forme linguistique* pour ne pas laisser entendre que nous ferions de cette séquence une unité strictement monosémique.

2. Voir aussi [DON 02]. Dans ce qui suit, nous nous limiterons au domaine francophone, même si des références à la philosophie du langage ou à la pragmatique « de langue anglaise » seront convoquées. La notion de *common sense*, qui est l'équivalent anglais de *sens commun*, est très prolifique également, comme le montrent les travaux récents de [ELI 02, MOO 06, LED 07]. Certaines thématiques entrent en résonance avec celles abordées dans le présent volume – tels les proverbes ou la théorie des jeux, voir [LED 07, p. 117-126] –, mais elles sont alors traitées dans une perspective plus psychologique que celle qui sera adoptée ici.

Mères Denis », [NIC 87]). Dans la plupart des cas, la notion n'est pas vraiment définie, mais elle est intégrée comme opératoire et comme répondant à des besoins liés à la conceptualisation de ce que l'on pourrait considérer comme une prise de conscience du contexte partagé. Mais on peut estimer que, d'une manière générale, la quête du sens induit la notion de sens commun, comme on peut le saisir déjà chez Greimas, avec le « monde du sens commun » qui se présente sous des conditions déterminées historiquement, idéologiquement et discursivement (voir [GRE 66] et, plus explicitement, [GRE 68]). Les travaux de J.-C. Anscombe et d'O. Ducrot [ANS 83, DUC 84, ANS 95] montrent à leur tour l'indissociabilité du sens et des stéréotypes ou *topoi*, en tant que figements du sens commun. Il faudra attendre les années 1990 pour que soient menées des entreprises de théorisation du *sens commun* (voir [SAR 94, LAR 97, KLE 01]). Elles se poursuivent sur plusieurs décennies (voir [LAN 08, GAU 09, SAR 09]) tandis que, parallèlement, l'expression *sens commun* et la présupposition du sens commun interviennent dans de nombreux travaux de sémantique et d'analyse de discours ([PAV 06, LON 11, GAR 13] *inter alios*).

On peut s'interroger sur les raisons d'un tel succès et tenter d'en cerner les implications heuristiques, méthodologiques et théoriques.

1.1.1. Principaux usages de l'expression de « sens commun » en sciences du langage

Trois types d'emploi principaux semblent à l'œuvre en sciences du langage³, le dernier d'entre eux correspondant à de nouveaux usages. L'expression peut ainsi désigner selon le cas :

- 1) un ensemble étendu de représentations et de croyances censées faire consensus et guider l'action individuelle ou collective ;
- 2) la faculté de juger et de raisonner en tant qu'elle est tenue, par défaut, pour commune à tous les hommes ;
- 3) le contenu (le « sens ») d'unités linguistiques ou de séquences de telles unités (et d'énoncés en particulier) en tant qu'il est considéré comme partagé(e) – préablement ou postérieurement à l'échange – entre des interlocuteurs appartenant à un groupe ou, plus largement, à une communauté linguistique.

3. Notre intention, dans ce rapide tour d'horizon, n'est pas de proposer une théorie du sens commun ou un point de vue qui nous serait propre sur cette question, ni même de distinguer usages légitimes et illégitimes de l'expression. Nous nous proposons simplement de faire état des principaux usages effectifs rencontrés dans la littérature, parfois stabilisés par des définitions avancées par les auteurs eux-mêmes, mais pas toujours.

Que ces usages mobilisent ou non de nouvelles valeurs, tous semblent bien participer de nouveaux enjeux accompagnant l'évolution des manières de concevoir le langage et le sens. Ainsi, même lorsque l'expression de *sens commun* est employée dans une acception assez traditionnelle, comme chez [SAR 02] ou [PAV 06], l'augmentation sensible de sa fréquence d'emploi suffit à témoigner de ce que la notion acquiert aux yeux des auteurs une importance particulière et un statut renouvelé dans la théorie du langage. Ajoutons que les différentes valeurs se croisent dans les mêmes discours et semblent s'enrichir les unes les autres.

1.1.1.1. *Sens commun et doxa*

On sait que l'expression de *sens commun* renvoie communément à un ensemble de croyances, de représentations, de modes de raisonnement et de comportement, supposés consacrés par une certaine antiquité ou une certaine tradition, ensemble de contenus et de principes sur lesquels tout un chacun est appelé à se régler et que les acteurs invoquent volontiers comme un horizon partagé par tous les humains tenus pour sensés⁴. On ne peut donc en appeler au sens commun ainsi entendu sans se référer à une communauté. Encore faut-il distinguer nettement ici communauté projetée (ou fantasmée)⁵ et communauté(s) réelle(s), lesquelles sont loin de toujours coïncider. En pratique, l'extension effective de la communauté demanderait en effet à être appréciée au cas par cas, croyance par croyance, représentation par représentation, et il est sans doute peu d'opinions ou d'assertions qui pourraient se prévaloir d'un réel consensus de la totalité des humains de tous les temps et de toutes les contrées, quand bien même on s'en tiendrait à l'avis des adultes réputés sains d'esprit. Le sens commun ainsi entendu en dit donc certainement davantage sur les formations sociales qui le façonnent à leur image, et à leur usage, que sur l'humanité tout entière⁶. Il fonctionne largement pour les locuteurs comme une instance symbolique de légitimation du dire et du penser (voir le syntagme *pour le sens commun*) – instance éventuellement contestée à l'occasion – ou, tout au moins, comme une référence partagée. Il incarne en d'autres termes une *doxa*, voire un ensemble de

4. « Ensemble des jugements, des opinions donnés comme ne pouvant être raisonnablement remis en question. » C'est là une des trois définitions de l'expression de sens commun proposées par le *TLFi* (art. SENS).

5. Les contours de la communauté projetée sont apparemment toujours flous et il est sans doute inévitable qu'ils le soient. Si toutefois, au risque d'encourir la suspicion, on cherche à la circonscrire plus précisément en interrogeant à ce propos un locuteur invoquant explicitement ou implicitement le sens commun à l'appui de ses dires, il apparaîtra vite que l'humanité concernée se réduit aux humains tenus pour sensés et auxquels on consent à s'identifier, ce qui, selon les cas, peut revenir de fait à exclure femmes, enfants, personnes d'autres confessions ou d'autres groupes humains, etc.

6. Voir, notamment, [SAR 02], qui le définit comme « l'ensemble des représentations symboliques distinctives d'une formation sociale » [SAR 02, p. 103].

« prêts à penser »⁷. On peut l'assimiler à une sorte de préconstruit, perçu généralement comme partagé et comme allant de soi, et fondant quantité d'implicites dans les groupes considérés. En dépit des tranquilles certitudes qu'il reflète, les sciences humaines et sociales l'analysent d'ordinaire comme le produit d'une histoire toujours incertaine, tissée de rapports de force en évolution, et comme le lieu d'incessants conflits de légitimation⁸.

Cet usage déjà ancien de l'expression est très actif aujourd'hui en sciences du langage, notamment chez les pragmaticiens et les analystes du discours (voir notamment [PAV 06, DUB 08, LON 11, GAR 13, SAR 18]). Le lien entre cette acception et la problématique du sens linguistique, tout comme son importance pour ces disciplines, se comprend aisément dès lors que l'on estime, avec les théoriciens du sens commun et bien d'autres linguistes et auteurs, que la communication linguistique (et l'intercompréhension elle-même) présuppose et met en œuvre précisément, en

7. Suspendant un instant notre principe de neutralité relative, nous émettons ici une réserve importante à l'égard de la notion ou du concept de *sens commun* entendu en ce premier sens (voir aussi la critique éclairante de [PAV 06, p. 79]). Le sens commun ainsi compris menace toujours en effet de se retrouver lui-même pris au piège de l'idéologie qu'il est censé interroger en conduisant à tenir pour acquis le caractère largement, voire unanimement, partagé des représentations correspondantes au sein d'une communauté et à méconnaître la fractalité et la pluralité des groupes doxaux en même temps que la diversité et la conflictualité des doxas. L'expression de *sens commun* contribue en effet à laisser entendre qu'il n'y aurait guère qu'une seule façon de penser dans un groupe, voire dans une communauté linguistique (et peut-être même, au-delà, dans une communauté « culturelle »), relativement à une question donnée. La notion de *doxa*, voisine de celle de *sens commun*, présente il est vrai un péril bien plus grand : celui de péjorer les représentations partagées et de stigmatiser les acteurs qui les véhiculent. Cette disqualification patente, non seulement risque de manifester un certain « mépris de classe », mais elle témoigne aussi d'une difficulté à penser la circulation entre, d'une part, les savoirs et les croyances « déposés » dans les groupes linguistiques et, d'autre part, les discours supposés affranchis de la doxa, c'est-à-dire essentiellement les discours savants. La pensée de la doxa s'expose de cette manière à méconnaître, selon nous, tout à la fois les liens entre la pensée scientifique et le monde social et l'importance considérable du *travail médié et situé* – sémantique, conceptuel, textuel, outillé – qui s'incorpore dans le discours scientifique. Symétriquement, en tendant à réduire l'action et la pensée des « humains ordinaires » à la simple actualisation de normes figées, elle peine à prendre en compte la créativité des acteurs dans la vie sociale. Ainsi, les discours habituels sur la doxa, en substantialisant leur objet dans les termes mêmes où l'idéologie le constitue, risquent paradoxalement d'empêcher de penser la constitution même et le devenir des normes et des représentations (en même temps que la constitution et le devenir du discours scientifique lui-même).

8. Il se pourrait que ce « préconstruit » soit continuellement reconstruit au moins dans certaines de ses dimensions.

plus des compétences linguistiques classiques, des représentations collectives (plus ou moins) partagées⁹.

Selon les cas et selon les travaux, cette première acception sera distinguée plus ou moins clairement d'une seconde, en concurrence avec elle dans l'histoire de la philosophie, mais moins couramment illustrée, évoquée ou nommée dans les sciences du langage et qui en fait une faculté humaine largement partagée.

1.1.1.2. *Sens commun et faculté humaine de raisonner et de juger*

Pour cette autre acception, non moins ancienne que la précédente, l'expression de *sens commun* désignera le « bon sens » (tout à la fois le bon sentir – ressentir et percevoir – et le bon juger) qui se trouve être commun, soit ce que l'on peut également appeler par commodité la *raison intuitive*, faculté de juger et de raisonner de manière relativement appropriée, guidée par l'expérience et s'attachant au probable plutôt qu'au seul vrai, mais aussi compétence très générale supposée requise pour l'interprétation de tout ce qui nous arrive¹⁰. La langue commune nous fournit une illustration d'une telle acception avec le couple de formules *avoir/ne pas avoir le sens commun*, généralement employées à propos des comportements humains ou des discours.

En dépit de liens manifestes, cette notion n'est pas réductible *a priori* à la précédente et c'est pourquoi il nous a fallu lui faire une place parmi les acceptions de l'expression de *sens commun*. Si tout le monde admet généralement qu'un sujet doit forger son jugement au contact des autres et à la faveur de représentations plus ou moins diffusées dans la communauté, rien n'exige en revanche que sa faculté de juger s'épuise tout entière dans les croyances et représentations collectives. On sait en particulier qu'un individu peut éventuellement se désolidariser plus ou moins des croyances et modes de raisonnement ordinaires, « doxaux ». On pourra certes, à l'inverse, avancer en toute légitimité l'idée qu'en pareil cas le sujet mettra nécessairement en œuvre d'autres croyances et représentations collectives ou, plus généralement, « groupales ». Il n'en restera pas moins à déterminer par quels processus un tel résultat, para-doxal en somme, est possible.

9. On retrouve ici le concept de *compétence culturelle et idéologique* élaboré par C. Kerbrat-Orecchioni [KER 80, p. 17-18], continué par celui de *compétence topique* chez G.-E. Sarfati [SAR 02]. Voir aussi à ce sujet [PAV 06, p. 40].

10. Varela fait volontiers référence au *sens commun* pour définir la perspective de l'enaction [VAR 89, p. 93-99] et, au risque de simplifier quelque peu une pensée riche et féconde, on peut dire que c'est essentiellement en ce sens qu'il entend l'expression (voir aussi [VAR 93, p. 206, sq.]). On ajoutera que c'est *a priori* au sens commun ainsi compris qu'il faudrait logiquement imputer la capacité de sélectionner parmi d'autres une certaine interprétation de tel signe ou de telle séquence, ce qui revient à souligner son rôle dans le partage des significations : le sens commun guiderait le récepteur en rendant plus plausibles que d'autres certaines intentions significatives attribuées à l'émetteur.

Le sens commun ainsi entendu n'est pas nécessairement réductible non plus aux connaissances encyclopédiques dont il se nourrit. On considérera en général qu'il les hiérarchise, qu'il les contextualise, les met en perspective et en dialogue en fonction d'une action et/ou d'une analyse à conduire. En sorte que, une fois de plus, le sens commun, compris de cette manière, se distingue malaisément du *bon sens*, défini par le *TLFi* comme une « capacité de bien juger, de prendre une décision, sans *a priori*, raisonnablement (à propos de choses qui ne relèvent pas du raisonnement scientifique, d'une méthodologie ou d'une théorie) ».

Cette deuxième acception de *sens commun* nous semble essentielle chez B. Larsson, qui l'a remise à l'honneur¹¹, comme en témoigne son usage répété de l'expression composite de *bon sens commun*. On notera toutefois que, à égale distance d'un rationalisme innéiste et strictement individualiste – revendiquant volontiers le *bon sens* – et de toute réduction univoque de l'individu au collectif et aux structures sociales, ce sémanticien n'oppose pas rigidement doxa et rationalité pour minorer l'une ou l'autre, mais relativise plutôt leur opposition traditionnelle, de même que celle de l'individuel et du collectif.

Avant d'aller plus loin, une mise au point conceptuelle s'impose. Dans les deux acceptions de *sens commun* que nous venons d'évoquer, peu de locuteurs, certainement, seraient en mesure d'assigner en toute clarté une signification précise au mot *sens*. Ainsi, si l'on excepte quelques collocations passablement désuètes (*perdre le sens*, *être hors de sens*, etc.), ce lexème ne semble jamais s'employer seul avec la valeur qu'on peut lui prêter dans la deuxième acception. À plus forte raison, dans la première, le lien que le terme *sens* pourrait entretenir avec les usages autonomes du mot *sens* semble passablement opaque hors option théorique particulière, et donc, *a fortiori*, pour le profane. C'est pourquoi, quand bien même le qualificatif de *commun* y actualise sa signification la plus ordinaire, ces deux premières acceptions apparaissent comme faiblement compositionnelle¹², autrement dit comme « synthétiques » plutôt qu'« analytiques »¹³, et elles sont nécessairement perçues à ce titre comme relativement figées.

11. Ainsi que chez G. Kleiber, à sa suite [KLE 97, KLE 01].

12. Il en irait différemment pour l'acception de *sens commun* traduisant en français le concept aristotélicien (sens transversal effectuant la synthèse des informations apportées par les cinq autres sens), acception pour le coup parfaitement compositionnelle. Mais celle-ci ne joue guère de rôle actuellement dans la théorisation du *sens linguistique*, malgré certains rapprochements entre sensorialité et sémiose.

13. Nous serions enclins à relier par un trait d'union le substantif et le qualificatif pour distinguer les interprétations moins analytiques de l'expression de ses interprétations analytiques, lorsqu'une telle distinction est utile pour prévenir des ambiguïtés, mais sans en faire une règle systématique.

1.1.1.3. *Sens commun et sens partagé entre interlocuteurs (emplois « analytiques »)*

En sciences du langage spécifiquement, l'expression de *sens commun* peut se prêter également à un ensemble d'emplois parfaitement analysables, « compositionnels », incomplètement stabilisés encore. Ces emplois innovants, réservés à ce jour au seul linguiste, s'entendent en effet de manière totalement « analytique » à partir des valeurs ordinaires que peut prendre le mot *sens* dans les sciences du langage ainsi que du sens du qualificatif *commun*. Ils résultent en somme d'une réanalyse de la séquence, qui perd ici son caractère relativement figé. *Sens commun* s'entend alors comme *sens partagé par des (inter)locuteurs antérieurement à l'échange ou au terme de celui-ci*, selon une échelle ou une autre en fonction des objets pris en compte : signification linguistique partagée conçue comme un préalable à la communication linguistique (unités de langue), sens effectivement mis en commun dans la communication (phrase/texte, discours, voir par exemple la mise en perspective discursive de [GUI 11]), etc. Il s'agit donc là plutôt d'un type d'emplois que d'une acception unique, *sens* pouvant ici tantôt commuter avec *signification linguistique* (au sens de valeur en langue d'une unité lexicale, grammaticale, syntaxique ou prosodique), tantôt commuter avec *sens phrastique* ou *sens textuel*, et tantôt, enfin, subsumer ces deux acceptions et désigner le phénomène interprétatif dans son ensemble. On ajoutera que le sens phrastique ou textuel mis en commun (ou supposé tel) est généralement censé mobiliser à ses propres fins le sens commun entendu au sens de la première acception et qu'il semble pouvoir difficilement se passer du sens commun entendu au sens de la deuxième... On notera également, enfin, que l'usage analytique de l'expression interroge par définition les modalités selon lesquelles un réel partage du sens est possible (en même temps qu'il conduit à s'interroger sur les degrés auxquels celui-ci se vérifie). Parler de *sens commun* apparaît ainsi très souvent comme une manière d'aborder la problématique de la mise en commun du sens et de ses conditions de possibilité. Pour toutes ces raisons, et compte tenu de l'objectif qui est le sien, le sémanticien sera enclin à considérer ce type d'acception de l'expression de *sens commun* comme plus englobant que les acceptions précédentes, et il est vrai qu'il entretient de toute évidence un rapport privilégié, plus net encore que les deux autres acceptions, avec les problématiques de la communication et de l'intercompréhension.

Ce troisième type d'emploi de l'expression de *sens commun*, indiscutablement nouveau et propre aux sciences du langage, est présent chez beaucoup d'auteurs¹⁴ (même si les autres acceptions, mieux intégrées dans l'usage, sont rarement très éloignées). Ainsi, le *bon sens commun* de Larsson, que nous avons évoqué plus haut au titre de la seconde acception, s'entend aussi de manière analytique, dans certains passages de son ouvrage, comme le phénomène du sens (linguistique) bien compris parce que compris, évidemment, comme constitutivement commun et intersubjectif.

14. Toutes les contributions de cet ouvrage s'intéressent au sens commun entendu de cette manière, même lorsqu'elles privilégient une autre acception de l'expression.

Plus généralement, et pour clore cette présentation succincte des ententes de l'expression de *sens commun* en sciences du langage, on soulignera que les trois types d'emplois que nous avons discernés sont compatibles au sein d'une même théorie. Rien n'empêche de glisser de l'un à l'autre en passant d'un énoncé à l'autre, ni même de laisser entendre l'un en mobilisant l'autre.

1.1.2. *Un effet de surimpression*

On peut difficilement se défendre d'un certain sentiment de brouillage face à l'expression de *sens commun* lorsqu'on tente d'en fixer et d'en objectiver le sens.

Un tel sentiment peut expliquer que, malgré son succès, et bien qu'ayant inspiré plusieurs publications en sciences du langage ([KLE 97, LAR 97, PAV 06, LAN 08], pour n'en citer que quelques-unes), ainsi que des rencontres pluridisciplinaires [GAU 09], ce *complexe notionnel* semble résister à la configuration en tant que catégorie opératoire. Moins associé à ce jour en linguistique à un concept unifié et unifiable qu'à un carrefour de problématiques, il a suscité relativement peu d'études sémantiques systématiques appuyées sur des données empiriques.

L'expression de *sens commun* peut sembler de ce point de vue victime de son succès et, surtout, de l'ubiquité présumée des trois types de sens communs évoqués plus haut. On peut supposer en effet que sa faible stabilité tient au fait que chacun de ses types d'usage (et, en particulier, le premier et le troisième) tend à évoquer l'autre par une sorte d'écho lié à la proximité assumée entre les concepts ou notions auxquelles ils renvoient. La coexistence de ces valeurs a pu, comme nous le verrons, contribuer à l'expansion de l'expression en sémantique et en sciences du langage et favoriser très certainement une certaine circulation entre les acceptions.

L'acception « doxale », en particulier, n'est pas exclusive localement d'emplois « sylleptiques », cumulant valeur ancienne et valeur(s) analytique(s), ou tout au moins d'emplois ne permettant pas de trancher entre elles. Quoi qu'il en soit, la thèse sous-jacente d'une « information » du sens linguistique par le sens commun (doxal) tend par elle-même à favoriser le rapprochement entre ces deux types d'acceptions dominants, puisque le sens commun apparaît ici à la fois comme du sens en puissance et comme étroitement solidaire d'événements discursifs antérieurs. Cette thèse contribue même à accréditer l'idée d'une relative consubstantialité entre sens et sens commun et, par conséquent, à réactiver l'interprétation analytique sous l'interprétation synthétique.

On peut identifier trois facteurs propres à favoriser, du côté de la pragmatique, et en particulier du côté des travaux de Sarfati, cette circulation entre une interprétation plus synthétique et une interprétation plus analytique de l'expression. Nous citerons

en premier lieu la dimension discursive des idéologies (« le sens commun d'une formation sociale constitue la *dimension discursive* de ses idéologies », [SAR 02, p. 103]. La boucle se voit en quelque sorte bouclée, le sens du discours puisant dans le sens de discours antérieurs. On retrouve ici en outre le lien posé dès Platon entre opinion et discours.

Le deuxième facteur de circulation se donne à voir dans la relation réaffirmée entre expérience sensible et sémiose :

« Dans une perspective fonctionnelle, il est raisonnable de faire l'hypothèse d'une constitution du sens (objet de la sémantique et de la pragmatique) à partir du sens commun (objet d'une théorie de la perception), par le biais d'un processus de sémiotisation (culturellement variable) de l'expérience anthropologique du monde. » [SAR 02, p. 105]

Ou encore :

« Il est important de souligner que la relation établie entre "sensibilité" et "sens commun" a trait, ainsi que le suggèrent déjà les philosophes du langage depuis J.-B. Vico, à un lien de nécessité entre l'expérience du monde (sensibilité) et ses élaborations sémiotiques, compte tenu de l'entour phénoménologique où s'effectue cette synthèse. » [SAR 02, p. 106]

On pourra enfin trouver un troisième facteur susceptible de favoriser cette circulation notionnelle dans le fait, également pointé par [SAR 02, p. 107], que l'étude de la doxa relève de trois types d'investigation, à savoir, pour reprendre ses propres termes : « la théorie du langage (pragmatique) », « la sociologie de l'action (praxéologie) », « la philosophie de l'esprit (sciences cognitives) », approches correspondant à trois points de vue : « linguistique (sémantico-pragmatique) », « sociolinguistique (et anthropologique) », « psycholinguistique (cognitif) »¹⁵.

Du côté de la sémantique, à présent, et notamment du côté de B. Larsson, c'est, nous semble-t-il, l'affirmation du caractère fondamentalement intersubjectif de la signification et du sens linguistique qui a pu favoriser une réanalyse de l'expression de *sens commun* débouchant sur des usages « analytiques » et inédits de celle-ci et encourageant, symétriquement, une certaine réinterprétation du concept traditionnel de sens commun (doxal) à partir de l'expérience du sens linguistique et de l'intersubjectivité.

15. Voir aussi [PAV 06], dont le positionnement est proche.

On pourra appuyer une telle supposition sur cette observation de B. Larsson :

« Le sens verbal, pour être, doit contenir une cognition ou une conceptualisation intersubjectivement construite, constatée ou reconnue et mémorisée par au moins deux locuteurs sous la forme d'un signe ou de rapports entre signes [...]. Cette conception du sens, sans aucun doute, satisfait en grande partie à notre bon sens commun. Pour se comprendre, dira-t-on, il faut bien sûr qu'il y ait du sens *partagé*. Sans du sens qui soit commun, il n'y a que malentendu ou absence de communication. La vraie compréhension présuppose évidemment qu'il y ait *intersection* de "compréhension" entre deux locuteurs. » [LAR 97, p. 283-284]¹⁶

I.2. Les raisons d'un succès¹⁷

Sans aller jusqu'à dresser, dans l'espace limité d'une introduction, une histoire étoffée des usages contemporains du syntagme de *sens commun* en sciences du langage, on peut se risquer à avancer des éléments d'explication du succès actuellement rencontré dans ce champ par le complexe notionnel qui lui correspond¹⁸. Occasion là encore d'observer une évolution générale du point de vue sur la langue, que plus aucun linguiste sans doute ne serait disposé à considérer comme une réalité désincarnée ou comme un ordre clos sur lui-même.

I.2.1. Une manière de se ressaisir de la question de l'intercompréhension

Le « complexe notionnel » de *sens commun*, parce qu'il met en évidence le *commun* (par opposition, par exemple, aux termes de *raison* ou même de *doxa*) et parce qu'il renvoie directement ou indirectement (selon le cas) au *sens* linguistique,

16. Ajoutons que l'utilisation conjointe des deux adjectifs dans la formule-titre *le bon sens commun* (déclinée tout au long du livre) tend à faire de la notion ou du concept de *sens* le dénominateur commun aux notions de *bon sens* et de *sens commun* et favorise par là même une certaine désarticulation-réarticulation de l'expression de *sens commun*.

17. Nous nous en tiendrons ici à des facteurs que l'on peut dire « internes », mais il ne nous semble pas déraisonnable de mettre en relation l'intérêt actuel pour les problématiques du *sens commun* avec le renouveau, dans la société contemporaine, de la réflexion philosophique sur les *communs* ainsi que celui des pratiques sociales correspondantes, face à l'exacerbation des individualismes et du consumérisme.

18. À ce stade, et aux fins d'une telle explication, mieux vaut, croyons-nous, s'attacher au complexe notionnel que tissent ensemble nos différentes acceptions plutôt qu'à ces acceptions considérées isolément – ne serait-ce que parce que leurs utilisateurs jouent fréquemment des relations qu'elles entretiennent entre elles.

permet d'abord aux sémanticiens et aux pragmaticiens de se ressaisir de la question inexorable de l'intercompréhension que l'on a longtemps hésité pourtant à aborder de front dans ces domaines. L'un des principaux attraits de notre complexe notionnel semble être en effet de rendre possible un discours acceptable sur cette question en linguistique.

La question de l'intercompréhension, centrale en matière de signification, est, comme on le sait, une source de difficultés pour la science du langage. Beaucoup de linguistes considèrent ainsi que leur discipline n'a pas vocation à prendre pour objet le phénomène de l'intercompréhension *en tant que tel*, c'est-à-dire dans sa dimension psycho-cognitive. La réalité de ce phénomène est tenue ici en général pour un axiome de la théorie linguistique sans lequel les concepts ordinaires de tout métalangage (langue, signification, communication, etc.) perdraient aussitôt leur validité¹⁹, mais l'étude plus précise et la modélisation rigoureuse de ses mécanismes est renvoyée à la psycholinguistique, la linguistique se limitant à en porter au jour les conditions de possibilité linguistiques. Quant au sens (ou, si l'on veut, *aux sens*) effectivement mis en commun dans telle ou telle interaction particulière, il est rare que le linguiste tente réellement de le/les objectiver et il se satisfait alors d'arguments forgés au cas par cas. Tel n'est pas en effet son objet. Enfin, le sentiment d'intercompréhension relève d'appréciations subjectives difficilement objectivables et auxquelles un observateur extérieur n'a pas d'accès direct. Il suffit d'un détail pour que l'esprit du message paraisse perdu (ou au contraire sauvé) et avec lui le sentiment d'intercompréhension, et les compréhensions que les interlocuteurs peuvent avoir des signes qu'ils emploient (l'un comme producteur, l'autre comme interprète) semblent difficilement se prêter à une comparaison qualitative ou à une mesure quantitative.

Faut-il en conclure que la linguistique n'aurait jamais à se préoccuper de savoir si, et dans quelle mesure, les locuteurs se comprennent, mais seulement de définir ce que doit être la signification d'unités linguistiques au sein du groupe considéré pour déterminer ensuite la *manière* dont les significations de ces unités se composent entre elles pour former des phrases puis des textes ? Faut-il estimer en somme que la linguistique pourrait s'intéresser aux conditions *préalables* à une intercompréhension postulée, mais qu'elle devrait délaisser l'intercompréhension proprement dite ? Affirmation difficilement tenable, même du point de vue d'une *linguistique de la langue*. C'est à ce moment précis que l'expression de *sens commun* peut intéresser le linguiste, en tant qu'elle le dispense de s'interroger sur la réalité de l'intercompréhension *dans l'absolu* ou de se consacrer à l'étude des mécanismes psycho-cognitifs qui la rendent possible, pour s'intéresser sur un plan théorique, de manière plus transversale, aux relations complexes entre langage, cognition, interaction, société/groupe ou, sur

19. Cela n'empêche pas – et ne dispense pas – d'évaluer les théories de la signification et du langage en fonction de la plausibilité de la représentation qu'elles proposent des conditions de l'intercompréhension linguistique.

un plan empirique, à la perception par les acteurs de leur intercompréhension relative au cours de leurs actions et échanges linguistiques. Les locuteurs manifestent en effet un souci constant d'intercompréhension. L'expérience du succès de la communication ou, au contraire, de son échec, le sentiment d'être ou non compris, celui de comprendre ou de ne pas comprendre, jouent ainsi un rôle déterminant dans la formation de la compétence linguistique et sa mise à jour tout au long de la vie, dans la mesure où aucune compréhension ne serait possible si les locuteurs ne cherchaient à prévenir les échecs de la communication (quitte parfois aussi à les rechercher avec une duplicité plus ou moins consciente). Ensuite, l'évaluation que le locuteur porte sur l'intercompréhension tout au long de l'interaction et au cours même de la profération de son énoncé ou de la réception du message de l'autre est à l'évidence une source de modulation infinie du discours, une cause de changements de registre, de régimes, de thèmes... On voit que l'objectif de l'intercompréhension constitue un régulateur essentiel de l'acquisition et des échanges. La question du sens commun peut donc apparaître comme une façon pour le linguiste de s'approcher autant qu'il est possible de la question de l'intercompréhension sans entrer dans des problématiques psycholinguistiques ni se risquer à des débats métaphysiques sur la communication des consciences.

Sous cet éclairage, le sens commun représente ainsi *le corrélat* – dont il conviendrait d'interroger le statut précis – *d'une expérience subjective de « partage du sens », éprouvée lors des interactions, expérience sans laquelle il n'est pas de signification ni d'intercompréhension possible.*

1.2.2. Un intérêt renouvelé pour les conditions de la production des messages et de leur interprétation

L'attrait pour « la » question du sens commun, sous quelque acception qu'on l'entende, semble procéder d'un intérêt renouvelé pour la question des conditions de possibilité concrètes du sens et de la communication linguistique, loin de toute idéalisation et de toute fiction théorique, quand bien même cet intérêt peut se décliner de façon légèrement différente en sémantique et en pragmatique et, à l'intérieur de chacune de ces disciplines, selon les auteurs.

S'intéresser au sens commun, c'est, par exemple, accepter de prendre en compte la variabilité interindividuelle observable des associations signifiant-signifié plutôt que de s'enfermer dans la fiction d'une langue monolithique ; c'est aussi se risquer à l'étude des innovations sémantiques saisies dans leur tension avec les systèmes existants ; c'est s'intéresser à des cas-limites peu fréquentés ; ou encore, explorer les manières de gérer le malentendu et les ratés de l'incompréhension ; en bref, c'est ne pas s'enfermer dans du sémiologique déjà constitué, mais toujours s'interroger sur le sens en constitution, sur l'élaboration d'un sens (plus ou moins) partagé.

L'intérêt pour le sens commun participe ainsi d'une tendance générale dont témoigne également et complémentirement, dans la réflexion linguistique contemporaine, le succès de questions telles que la catégorisation sémantique, la référentiation, la grammaticalisation, le changement de sens, les processus métaphoriques et métonymiques, les relations avec la cognition, et/ou avec l'histoire et la culture, l'origine du langage, le sens en discours (objet d'une *sémantique discursive*), les profils combinatoires, la variation linguistique synchronique, etc.

Sont également révélateurs de cette vitalité le renouveau de la théorie sémantique, le besoin grandissant de prendre en compte la complexité des phénomènes, le souci d'une ouverture vers – et d'une articulation conceptuelle avec – les sciences cognitives, l'anthropologie, les sciences sociales, la phénoménologie, etc. (ouverture dont les ouvrages de Larsson, Sarfati, Paveau ou Vion parmi bien d'autres nous offrent l'image), mais aussi, au cœur même de la discipline linguistique, la recherche de nouveaux modes d'articulation entre études synchronique et diachronique, le développement de la linguistique contrastive, de la typologie, etc.

1.2.3. Un moyen de penser le sens dans sa globalité et sa complexité

Comme on aura pu le pressentir sur la base de notre rapide tour d'horizon, l'expression de *sens commun* est également apparue aux linguistes comme un moyen de penser ensemble les différents niveaux de la constitution du sens et, corollairement, les différentes composantes de l'analyse linguistique tout en reliant celle-ci aux analyses offertes par les disciplines voisines. Manière aussi, bien sûr, d'élargir les horizons au-delà du « noyau dur » constitué par la triade traditionnelle (morphologie, syntaxe, sémantique lexicale).

Comme le présent ouvrage ne cesse de le rappeler, le partage du sens pose question en effet aussi bien au niveau des unités (morphèmes, unités construites, unités phraséologiques) qu'au niveau des séquences d'unités (du syntagme libre à l'énoncé et au texte). Il pose question bien sûr au niveau des *séquences d'unités* – syntagmes libres, et, surtout, énoncés – : comment les locuteurs, au-delà des significations sédimentées (lexicales, syntaxiques, etc.), sont-ils capables en effet de construire des interprétations communes alors même qu'ils ont affaire à des éléments qui ne sont que partiellement fixés et prédéfinis ? Comment rendre compte de ces mécanismes guidant la production et l'interprétation du sens ?

Mais le problème se pose aussi au niveau des *unités de langue*. S'il est vrai en effet que la signification d'une unité est, par définition, enregistrée dans une variété de langue au moins, et si l'on peut donc la présumer *commune* à un nombre plus ou moins élevé de locuteurs, ne serait-ce qu'à deux ou trois (s'agissant d'une unité

propre à un couple²⁰, par exemple, ou à une petite famille), cette *communauté*, de l'avis de certains auteurs, n'en demeure pas moins nécessairement relative. De manière structurelle, d'abord, en ce que la signification des unités linguistiques n'est d'ordinaire explicitée nulle part et n'a pas besoin de l'être²¹ ; on peut donc s'attendre à ce que la stabilisation et la convergence interindividuelles des significations varient selon les domaines d'expérience. Cette relativité structurelle du *commun* a des effets bien tangibles, puisque les significations ne se recouvrent pas absolument au sein d'une communauté linguistique²² : c'est là un aspect notable, quoique peu commenté, de la variation linguistique synchronique²³ (diastatique, diatopique²⁴, diaphasique), source de décalages interindividuels, d'incompréhension, voire de différends.

Remarquons encore, à propos des unités, que face à toute expérience qui lui semble nouvelle, le locuteur peut être amené à se demander dans quelle mesure il lui est possible de la catégoriser dans les termes des unités de langue qu'il a déjà enregistrées et donc de l'analyser comme la réitération d'un cas antérieur²⁵. Il se voit ainsi obligé de trancher et peut parfois se trouver contraint de s'écarter de la langue et des habitudes discursives plus ou moins stabilisées, tout en étant néanmoins obligé de compter sur elles, de se laisser guider paradoxalement par elles, dans la mesure où il entend bien être compris et produire un message doué de sens.

Or, du fait même de son caractère fortement polysémique, l'expression de *sens commun* permet de faire jouer et d'intégrer ces différents niveaux où se joue le partage du sens au sein d'une approche fonctionnelle (se comprend-on réellement, et

20. Que l'on songe à l'expression *faire catleya* dans le lecte propre au couple Swann-Odette dans *Un amour de Swann*.

21. Toute signification implique ainsi un arrière-plan (voir [NYC 16, p. 90-95], et, ici même R. Vion, chapitre 7) dont on pourra éventuellement tenter de rendre compte en termes de *forme de vie* (voir S. Laugier, chapitre 3). La signification des unités pour un locuteur est ainsi fonction des expériences linguistiques qui ont été les siennes (et donc de l'historique de ses expositions à des groupes linguistiques en recouvrement plus ou moins important). On ajoutera que même les terminologies les plus contraignantes sont structurellement dans l'incapacité de définir tous les définissants auxquels elles recourent dans leurs propres définitions (tâche infinie) et qu'elles se révèlent de toute façon impuissantes à contenir indéfiniment les usages, y compris ceux de leurs utilisateurs les plus disciplinés.

22. Voir [NYC 08].

23. À laquelle on pourra ajouter la variation diachronique, dans le cas particulier de la lecture de textes anciens (ou du visionnage de documents phonographiques ou audiovisuels) : voir, ici même, le chapitre écrit par S. Vandaele.

24. Voir la contribution de B. Courbon.

25. Les significations, en effet, ne prescrivent jamais en totalité leurs propres usages. Elles ne peuvent jamais s'appuyer que sur la jurisprudence des usages antérieurs tels qu'ils sont mémorisés par les locuteurs.

jusqu'à quel point et comment ?) partant des conditions concrètes (interactionnelles) de toute communication linguistique, et articulant les observables de langue et de discours avec les contenus préconstruits que les interlocuteurs mobilisent dans leurs interactions : représentations, savoirs, croyances, implicites, modes de raisonnement, valeurs, attentes, etc. Le complexe notionnel du sens commun définit ainsi un espace où il devient possible de combiner la problématique classique des significations (unités de langue), celle des mécanismes de production et d'interprétation des énoncés et celle des représentations et des préconstruits.

Par là même, la thématique du *sens commun* en sciences du langage permet de renouer les liens entre l'étude du langage et les réflexions philosophiques anciennes ou plus récentes sur le sens commun. Mais, au-delà, son intérêt principal est bien d'inciter les linguistes et les sémanticiens à proposer une théorie intégrée du sens linguistique à tous les étages de l'analyse ou, tout au moins, à toujours prendre en compte ces différentes dimensions dans leurs travaux.

I.3. Enjeux du volume : questionner linguistiquement le sens commun

Le présent ouvrage a d'abord pour finalité de mettre à l'épreuve l'intuition de la pertinence théorique et du caractère opératoire, pour le linguiste, de la thématique du sens commun, considérée comme espace notionnel articulant des concepts associés ou associables à différents types d'acceptions. Nous nous sommes proposé plus précisément de questionner le complexe notionnel de *sens commun* en relation avec la problématique fondatrice du partage des significations et à partir de faits linguistiques empiriques bien définis, dans le double but : i) de (re)situer les notions considérées et leurs enjeux dans le champ des approches sémantiques, notamment en tant qu'expressions éventuellement convergentes d'un postulat théorique, et ii) d'éclairer les mécanismes, régularités, stratégies qui sous-tendent une telle expérience de partage des significations.

L'objectif est également d'apprécier la fécondité heuristique de cette thématique pour les sciences du langage et d'en reconnaître les dimensions et le(s) périmètre(s) – l'intention étant à terme de contribuer à une modélisation opératoire du partage du sens. On vise ainsi à inventorier et à analyser les conditions d'émergence et les dimensions d'un historique sémantique partagé entre interlocuteurs.

On s'intéressera en particulier à la définition du sens en tant qu'expérience partagée d'une part, en tant que contenu à modéliser d'autre part : qu'est-ce que partager et/ou construire (*versus* ne pas partager ni/ou construire) un sens commun dans le discours ? Et que met-on en commun et qu'élabore-t-on conjointement en vue d'un tel partage dans le cadre des pratiques langagières les plus diverses ? Les définitions du sens commun ont souvent eu recours à des notions qui sous-entendent

une préexistence (convention, présupposé communautaire, norme de jugement, etc.) ; les travaux plus récents portant sur l'analyse conversationnelle ou la pragmatique situent davantage le sens commun dans une simultanéité qui n'est pas nécessairement prédonnée (même si, çà et là, on devine la nécessité d'un cadre partagé préexistant), en évoquant la co-construction, le partage, etc. Il paraît en tout cas impossible de réduire la question de l'intercompréhension tout entière à celle de la coïncidence entre des associations forme-sens chez l'un et l'autre des interlocuteurs, l'intercompréhension impliquant manifestement des paramètres autrement complexes. Il convient, par exemple, de souligner l'importance des horizons de chacun des interlocuteurs, de la familiarité avec les problématiques mises en œuvre, de l'adhésion supposée aux valeurs de l'autre, autant de facteurs décisifs pour identifier les intentions significatives du locuteur, guider l'interprétation même des mots et structures employés, combler les lacunes du dit ou le moduler dans une direction ou une autre. D'autres notions, comme celle d'intersubjectivité, semblent également utiles pour éclairer le sentiment d'un partage des significations.

Le linguiste ne dispose guère à ce jour d'outils lui permettant d'apporter des réponses empiriquement étayées à ces questions qui remettent au cœur de l'analyse le mystérieux Autre de l'interaction, par qui seul se valide et se mesure la « félicité » intercompréhensive. Puisse cet ouvrage aider à les forger en éclairant l'expérience du partage du sens à ses différents niveaux.

I.4. Présentation des chapitres

Les textes réunis dans le présent volume interrogent la ou les notions de *sens commun* entendues dans leurs différentes acceptions afin de déterminer ce que cette notion ou ce complexe de notions peut apporter à l'étude de phénomènes langagiers variés, considérés, dans la mesure du possible, aussi bien dans leur diversité que dans leur unité relative. L'ensemble des textes place les questions relatives au langage au centre des préoccupations, même si tous les auteurs ne partent pas, tant s'en faut, de la même conception du partage du sens.

La majorité des contributions s'intéresse au partage du sens dans le cadre du dialogue, lequel, de par son schéma dyadique, réunit toutes les conditions à la fois de mise à l'épreuve du commun et d'observation des stratégies d'ajustement (Anscombe, Brunner, Kerbrat-Orecchioni, Kleiber, Laugier, Lecomte, Roux, Vion). D'autres chapitres questionnent au contraire les obstacles qu'une certaine asymétrie dans la communication peut opposer au partage du sens, se plaçant sur le terrain de l'histoire de la langue, qui amplifie les décalages en mettant les locuteurs face à des formes peu familières (Siouffi), sur celui du discours religieux, échappant au schéma dialogal classique (Maingueneau), ou encore sur celui de la traduction de textes anciens (Vandaele). Une asymétrie comparable s'observe également à l'intérieur du

système de la langue en tant que celui-ci est le lieu de variations de différents ordres multipliant les occasions de décalage dans le partage du sens (Candea, Courbon, Siouffi).

Les principaux phénomènes langagiers étudiés dans cet ouvrage concernent les temps verbaux (Siouffi), le lexique (Kleiber), les énoncés génériques et les énoncés parémiques (Anscombe), la modalisation (Vion), les variantes phonologiques saisies en relation avec leur transcription graphique et la question de leur statut interprétatif éventuel (Candea), la mise en interprétation de textes sacrés par des prédicateurs (Maingueneau), l'équivalence en traduction (Vandaele), les malentendus (Kerbrat-Orecchioni), le « vague » dans le discours et les évaluations auxquelles il donne lieu (Brunner). Quelques articles interrogent les cadres de fonctionnement du sens commun, en rapport avec le « sens moral » (Laugier) ou avec le jeu (Lecomte).

Le lien entre langage et monde ou expérience partagée du monde est examiné plus particulièrement par S. Laugier, dans une perspective philosophique, et par G. Kleiber, dans la perspective d'une sémantique référentielle. Enfin, deux contributions interrogent, sur un plan essentiellement philosophique, les conditions de l'intercompréhension dans des contextes d'innovation sémantique au moins relative. J.-M. Roux montre ainsi que, pour Austin, la signification d'un signe ne se décide jamais qu'à l'usage, sans être singulière pour autant. S. Laugier s'intéresse pour sa part à cette capacité singulière qu'ont les sujets de *perdre* (et de renouveler) *leurs concepts*, capacité qui lui semble définir le sens commun.

Les études portent sur le français et, notamment, sur ses variations diatopiques ou diastratiques (Candea, Courbon, Siouffi) ou encore sur les traductions français-anglais (Vandaele).

1.4.1. Ancrages du sens commun

Les quatre premiers textes (Kleiber, Anscombe, Laugier, Siouffi) tentent chacun à sa manière d'éclairer ce qui rend possible une communauté de sens dans le discours entre des locuteurs ou, en tout cas, ce qui peut fonder le sentiment fort d'une telle communauté – y compris, comme il arrive souvent, lorsque ces derniers ne peuvent pas réellement appuyer sur des expériences antérieures leur interprétation des énoncés qu'ils perçoivent ou celle des formes linguistiques employées.

Selon le cas, et selon le type d'objet qu'ils étudient, nos quatre auteurs en appellent ainsi à une ontologie et à une expérience du monde partagées (Kleiber), à des « savoirs » antérieurs disponibles dans le groupe ou présentés comme tels (Anscombe), à des « formes de vie » dans le sillage de Wittgenstein (Laugier), ou encore au sentiment linguistique (Siouffi).

La question de la constitution d'un sens partagé dans le cadre d'une sémantique référentielle qui ne craint pas d'invoquer le (bon) « sens commun » est au centre de la contribution de G. Kleiber. Ce dernier choisit de l'aborder *via* une « petite histoire sémantique de tous les jours », celle d'un jeune enfant qui, en désignant des points brillants qu'il voit dans le ciel, demande à son père « C'est quoi ça, Papa ? » et auquel le père apporte comme réponse « Ce sont des étoiles. » L'examen des tenants et aboutissants de ce dialogue n'a pas pour but de mettre au jour une nouvelle conception du sens, mais entend, d'une part, apporter des précisions, rectifications et confirmations à la grande histoire du sens et, d'autre part, déboucher sur une vision étagée des phénomènes sémantiques où se dissipent certaines des apories sur lesquelles achoppent les théories sémantiques classiques. En quatre étapes progressives, l'auteur s'attache à établir comment, à partir de la réalité, se constitue le sens commun. Les deux premières étapes montrent que la réalité n'est pas perçue comme un tout informel, mais comme étant constituée de choses particulières appréhendées comme appartenant à des catégories. La troisième et la quatrième sont respectivement consacrées au rôle joué par les dénominations et à la formation du concept ou sens commun. À chaque « étage », le texte met en évidence les leçons que l'on peut en tirer pour la conception du sens partagé en général. Dans l'ensemble, l'existence d'une dénomination et d'un sens partagés contribue à isoler des catégories du monde *et* à les identifier, ce qui garantit une ontologie partagée.

L'article de J.-C. Anscombre part du constat que la notion de sens commun ne dispose pas de statut défini d'un point de vue théorique ni de rattachement véritable à un domaine linguistique spécifique (sémantique, pragmatique ou lexicale). Il se propose ainsi d'intégrer *un* concept de sens commun dans une théorie sémantique particulière, la *Théorie des stéréotypes*, selon laquelle la langue incorpore des savoirs partagés ou *stéréotypes* (que les locuteurs, hors le cas des proverbes, n'éprouvent pas en général le besoin d'explicitier), parler consistant essentiellement à convoquer ces stéréotypes à certaines fins et à se situer par rapport à eux. Il convient dès lors d'étudier la façon dont un tel « sens commun » préalable est mobilisé par les locuteurs dans le discours et leur permet ainsi de faire sens. Partant de ces prémisses, l'auteur s'attache à expliciter i) la place de la notion de « sens commun » dans le trio *forme/sens/référence* ; ii) son lien avec la notion connexe de *communauté linguistique* ; iii) l'existence de marqueurs dédiés du sens commun ; iv) le lien de cette notion avec l'argumentation « en discours » ; v) son rôle dans la structuration du lexique (existence de *matrices lexicales* dédiées à la manifestation du sens commun). Les concepts de *ON-locuteur* et de *ON-destinataire* permettent au linguiste de montrer comment se répartissent les rôles discursifs pour porter une voix collective et anonyme (parfois identifiée par un nom collectif), et de mettre en évidence des marqueurs discursifs du sens partagé, tels les marqueurs de concession (*Lia est mariée, et pourtant, elle ne veut pas d'enfants*) ou encore les marqueurs médiatifs (*comme on dit chez nous...*), qui peuvent accompagner les énoncés parémiques.

Dans sa contribution, S. Laugier cherche à déterminer si une réflexion d'ordre éthique sur le sens commun, entendu en un sens non linguistique, peut nous apprendre quelque chose sur les modalités de l'accord dans le langage. Pour répondre à cette question, l'auteure explore la seconde philosophie de Wittgenstein, en fonction de la notion de sens commun ainsi comprise, dans trois directions : i) l'émergence de la communauté de sens par l'accord « dans les jugements » et « dans le langage », accord qui ne préexiste pas aux usages mais est constitué par eux ; ii) la question des *formes de vie* (car en apprenant un langage, on apprend des normes et une forme de vie, où le biologique et le social sont intriqués) : il s'agit de montrer ici comment le sens commun est lié à la fois à des formes de vie au sens anthropologique (horizontal), mais aussi, au sens vertical, à des questions « d'histoire naturelle » ou de comportement partagé par tous les humains ; iii) le passage du singulier (voix individuelle et revendication) au commun/pluriel dans les usages langagiers et sociaux, voire politiques, l'auteure nous mettant en garde, avec Wittgenstein, contre la pulsion de généralité. Est abordée alors la question du scepticisme philosophique, en tant que doute sur la possibilité de connaître (et de comprendre) autrui. Ce parcours permet à S. Laugier de redéfinir le sens commun comme une capacité à projeter nos mots et concepts moraux dans des formes de vies et contextes nouveaux, et à être toujours prêts de nouveau à perdre nos concepts, ce qui relie sa contribution à la question des dynamiques du partage du sens (voir la troisième partie de cet ouvrage).

G. Siouffi aborde le sens commun par le biais du sentiment d'intercompréhension. Il entend montrer que la notion de sentiment linguistique permet d'approcher précisément la compréhension particulière qu'un sujet parlant peut avoir des formes langagières qu'il produit ou reçoit. Le sentiment linguistique doit être compris ici essentiellement comme un ensemble de réflexes cognitifs et d'habitudes ainsi que de capacités à mobiliser des regards différents sur des formes et des structures, autant de compétences et d'attitudes acquises au contact d'une langue et d'une communauté linguistique. Dans quelle mesure le sentiment linguistique, qu'on relie d'abord à la subjectivité, est-il partagé ou partageable ? En quoi contribue-t-il à construire du « sens commun », à fonder un sentiment d'intercompréhension ? Il s'agit plus généralement pour l'auteur de montrer ce que la réflexion et la recherche sur le sentiment linguistique peuvent ou ont pu apporter à la compréhension du partage du sens et d'étudier les relations qu'entretiennent ces deux thématiques.

1.4.2. Partage-t-on vraiment le sens ?

Un second ensemble de contributions (J.-M. Roux, B. Courbon, R. Vion), liées par un même refus d'idéaliser les conditions de la communication linguistique, s'attache, à partir de points de vue sensiblement différents, à interroger les certitudes du sens commun et à scruter les racines du sentiment d'intercompréhension lui-même dans l'intention de marquer les limites et les fragilités du partage du sens et/ou de porter au jour l'importance des données d'arrière-plan (des implicites) qu'il mobilise.

Peut-on vraiment parler d'un partage du sens dans l'interaction et dans quelle mesure et à quelles conditions ? Devons-nous assortir la mise en partage de la signification de la thèse selon laquelle la signification serait toujours singulière et rétive à toute objectivation ? En soulevant ces questions, J.-M. Roux se propose de discuter, dans la perspective du langage ordinaire proposée par le philosophe d'Oxford John L. Austin, ce que signifie se comprendre, partager un sens, qui par là même se révèle – qu'il l'ait été précédemment ou non – commun. La question est de savoir s'il est possible d'identifier, dans une expérience d'interlocution, « un sens » qui serait partagé. Cette idée se heurte à la critique du mythe de la signification réalisée, notamment, par Austin : il n'y a pas, associés à nos énoncés, des sens qui les accompagneraient et pourraient en être séparés pour être réemployés tels quels dans d'autres énonciations. Au contraire, défend-il, la signification n'est déterminée qu'à l'usage.

Pour autant, l'auteure montre que, malgré cette « pragmatization du sens », Austin nous permet, sans céder à la moindre illusion idéaliste, de concevoir que, lorsque nous nous parlons, nous nous entendons bien sur quelque chose – un sens –, qui dispose d'une forme d'objectivité. Qu'il est possible, en somme, de penser une communauté du sens sans être coupable d'aucune hypostase de celui-ci. Pour le comprendre, il faut prendre la mesure de la radicalité de sa critique tant de la signification que de l'entente usuelle du concept d'identité. L'objectif de ce texte est ainsi de dénoncer l'erreur qui consisterait à refuser la compréhension idéaliste de la signification tout en conservant au fond les exigences qu'elle implique en termes d'objectivité.

La contribution de B. Courbon vise quant à elle à proposer l'idée que ce qui est perçu comme « sens commun » n'est autre que l'une des composantes les plus tenaces d'un projet collectif, celui de « faire communauté », de partager un monde commun. L'auteur remet en cause pour commencer l'impression spontanée qu'ont les sujets parlants d'associer le même sens à des formes qu'ils partagent avec d'autres, leur croyance rassurante en l'existence d'un sens commun, et il propose de subordonner la valeur ajoutée que constitue l'apport des significations linguistiques sur le plan cognitif à un sens orienté plus spécifiquement par des besoins d'ordre social. De fait, l'impression que préexiste un sens commun absolument intercompréhensible suggère que les membres d'une communauté (qui reste en général très peu définie) s'accordent quant à leur appartenance à un monde commun. Les *communautés référentielles*, dont les membres ont en commun de « traiter » de façon semblable des mêmes objets référentiels, fournissent la base de tels mondes communs. Le texte de Bruno Courbon se propose ainsi de revenir sur l'articulation complexe de l'individuel au collectif d'un point de vue sémantique qui prend en considération le partage intersubjectif des mêmes objets de référence. Le commun, de ce point de vue, est situé au carrefour : i) des formes largement partagées, diffuses, que l'on est à même de reconnaître d'emblée superficiellement (et à partir desquelles la magie des ressemblances matérielles opère, produisant l'impression spontanée d'identités sémantiques), et ii) d'une certaine utilisation de ces formes, jugée conforme à une ou

des normes-repères, propres à une communauté ; l'utilisation des formes est quant à elle reliée, selon l'auteur, à iii) des expériences (y compris linguistiques) dont on pense qu'il est hautement probable qu'elles soient partagées avec d'autres que soi. La contribution de Bruno Courbon insiste ainsi sur divers régimes de sens et sur la variabilité des significations linguistiques qui, à la fois, orientent le regard et ordonnent l'univers conceptuel des sujets.

R. Vion aborde le partage du sens à partir du phénomène de la modalisation mobilisant, de manière occasionnelle, des modalisateurs qui ne participent pas à la relation prédicative de l'énoncé. Contrairement aux modalités, qui sont des constituants obligatoires de l'énoncé, les modalisateurs posent un problème d'interprétation nécessitant une recherche du sens au-delà de l'énoncé. Outre les problématiques relevant du dialogisme, ce travail interroge le postulat selon lequel le partage de sens préexiste à tout échange entre sujets. La modalisation se caractérise par le dédoublement énonciatif d'un locuteur qui s'appuie sur des significations et/ou des discours antérieurs. Les modalisateurs sont alors des révélateurs d'implicites que les interlocuteurs doivent pouvoir imaginer afin de donner du sens aux énoncés reçus. Ces modalisateurs révèlent également l'existence d'un langage intérieur permettant au sujet d'organiser des raisonnements sans devoir en expliciter toutes les prémisses. Nous sommes en présence de significations, d'expériences et de discours sur lesquels les sujets s'appuient sans avoir à les actualiser. Le partage du sens s'effectue alors à partir de données d'arrière-plan dont l'interprétation diffère d'un sujet à l'autre de sorte que les sujets ne construisent pas à strictement parler un sens commun, mais confrontent des interprétations qu'ils jugent suffisamment proches pour jouer le rôle de sens commun, en choisissant d'outrepasser, le cas échéant, les formulations utilisées. Au-delà des perspectives de l'analyse de discours, la démarche adoptée entend associer étroitement le langage et la cognition.

1.4.3. *Faire sens ensemble*

Les quatre contributions suivantes (A. Lecomte, C. Kerbrat-Orecchioni, P. Brunner, M. Candea) mettent au cœur de leur analyse les dynamiques du partage du sens et de l'accord dans le langage, interrogeant sous des angles différents la plasticité et l'instabilité du sens commun.

A. Lecomte se propose de modéliser le partage de sens – ou, pourrait-on dire, la « convergence » – dans le dialogue, en tant que cadre privilégié de mise en place d'un sens commun. Sa contribution part d'un constat d'insuffisance de la sémantique formelle traditionnelle. La tradition sémantique assise notamment sur les débuts de la philosophie analytique associe en effet le sens aux valeurs de vérité d'un énoncé. Une telle théorie n'est pas commode pour rendre compte de phénomènes comme l'imprécision du sens, elle ne rend pas compte non plus de *la manière dont le sens se*

construit en contexte. Le philosophe américain Robert Brandom a assez bien exprimé ses limitations en disant que la sémantique formelle se contentait de faire usage des concepts de *contenu*, de *vérité*, d'*inférence*, de *référence* et de *représentation*, en tenant pour acquis qu'ils sont déjà implicitement intelligibles, là où il faudrait au contraire s'attacher à expliquer le contenu de ces concepts. Pour cela, une approche *inférentialiste* est recommandée (plutôt que *référentialiste*), mais rendre compte des inférences ne suffit pas : c'est l'interaction dialogique qui donne un statut aux énoncés. Est ainsi mis en avant le rôle du dialogue dans le partage du sens, les locuteurs s'engageant dans un *processus de convergence* conduisant à l'édification de significations stables. La formalisation proposée de l'interaction dialogique s'effectue au moyen du concept de jeu et à l'intérieur d'une théorie logique formulée par Jean-Yves Girard : la ludique, qui est une nouvelle forme de logique basée sur l'interaction. Une illustration de la modélisation est offerte par l'analyse d'une situation dialogique célèbre en histoire des sciences, celle qui a conduit à la découverte des pulsars.

Les chapitres de C. Kerbrat-Orecchioni et P. Brunner mettent en scène deux types de phénomènes qui semblent de prime abord mettre à mal l'idée d'un sens partagé : le malentendu et le vague. En attirant toutefois notre attention sur certaines pannes ou failles de la communication, sur les brèches ouvertes par les attentes non satisfaites, sur des types de décalage et des variations de tous ordres, voire parfois sur la duplicité ou l'opportunisme des acteurs, ils nous apportent un éclairage précieux sur les conditions de possibilité d'un sens commun. Ces manques, ces décalages ou ces étrangetés mettent en évidence des attentes que l'on peut être tenté d'attribuer à une sorte de principe régulateur du sens commun dont ils permettent par là même de préciser les contours. Si ces phénomènes sont qualifiés de « malentendu » ou de « vague », n'est-ce pas en effet parce que l'observateur ou le locuteur s'appuie sur son sens commun (en tant que capacité de jugement) pour évaluer le sens (apparemment) mis en commun et le considérer comme peu satisfaisant ?

C. Kerbrat-Orecchioni part du principe selon lequel tout échange linguistique présuppose, quelle que soit par ailleurs sa finalité stratégique, l'intercompréhension, c'est-à-dire la mise en commun, *via* le signifiant, d'un signifié particulier. Dans cette perspective, la description linguistique a pour mission première de mettre en évidence les mécanismes qui rendent possible le partage du sens. Mais C. Kerbrat-Orecchioni choisit de scruter les cas où ces mécanismes se grippent, de sorte que la construction du sens commun est mise en échec – c'est le *malentendu*, qui s'origine dans un « contresens » (l'énoncé est compris « de travers »). En éclairant les différents facteurs susceptibles de venir perturber le processus de partage du sens, ces incidents de parcours permettent de dégager *a contrario* les conditions de réussite de l'intercompréhension. Dans un premier temps, l'auteure s'intéresse aux sources du malentendu dans différents types de discours en interaction. Puis, elle s'attache aux mécanismes permettant aux partenaires de l'échange, dès lors qu'ils débusquent un malentendu, de le traiter interactivement afin de tenter de le résorber. Enfin, elle analyse certaines

situations où le malentendu, loin d'être combattu, est au contraire entretenu et cultivé à diverses fins (essentiellement ludiques ou polémiques) et montre, en dissociant la *compréhension* et l'*accord*, comment le (désir de) sens commun peut nourrir en creux un tel fonctionnement subversif des malentendus.

L'étude de P. Brunner a pour objet le *vague*, appréhendé en lien avec trois compréhensions de la notion de sens commun retenues par l'auteur : i) celle qui, dans une lignée essentiellement rhétorique, est assimilée à la notion de *doxa* et renvoie aux croyances partagées (rejoignant ainsi la première acception de notre expression, voir *supra*) ; ii) celle qui lie la notion à l'intercompréhension, lorsque le syntagme est compris dans l'une ou l'autre de ses acceptions analytiques (voir, ci-dessus, notre troisième type d'acception) ; iii) enfin, plus spécifiquement, celle qui renvoie aux « sens mis en commun », embrassant les opinions en circulation non sans lien, comme on le verra, avec la *doxa*. En se donnant pour arrière-plan la *folk linguistique*, qui étudie les commentaires métalinguistiques des non-linguistes, l'auteur interroge ainsi les opinions partagées par les locuteurs ordinaires vis-à-vis du vague à partir d'un corpus de presse. Elle montre, d'une part, que le vague est souvent dénoncé en ce qu'il constituerait une entrave à la bonne intercompréhension ; de ce point de vue, le sens ne serait donc pas suffisamment « mis en commun ». D'après une autre opinion communément partagée par les locuteurs, le vague irait également à l'encontre de la *doxa* d'un parler « clair » et « précis », représentation issue d'une longue histoire française de purisme linguistique. Mais, d'autre part, et en lien avec la question du *sens commun* iii) (opinions), le vague est aussi envisagé comme un moyen – notamment en contexte politique – propice à embrasser la *doxa*. Il devient alors le vecteur majeur d'une stratégie discursive à visée manipulatrice. Ainsi, si, comme l'observe Austin, rester vague limite les risques de se tromper, le vague peut aussi donner aux (inter)locuteurs une fausse impression d'intercompréhension.

Se situant dans le champ de la sociophonétique, la contribution de M. Candea se propose d'interroger l'émergence du sens indexical associé à une variante graphique. L'étude part du postulat selon lequel les signes linguistiques sont constitués d'un sens commun enrichi par un apport indexical et s'appuie sur des exemples correspondant à trois cas de figure différents où une pratique relevant apparemment de la phonographie a acquis une valeur sémiographique. L'auteur soulève la question de l'émergence de cette valeur, des mécanismes de diffusion des variantes sémiographiques et du périmètre à l'intérieur duquel leur sens peut être partagé au sein d'une communauté linguistique. Sont d'abord prises en compte des unités déjà institutionnalisées (« ouais », « ben » et probablement « nan »), puis un exemple de variante en cours de stabilisation (les graphies « ey » et « ay » remplaçant « é », comme dans *laïcité*, en expansion depuis environ cinq ou six ans), et, pour finir, un phénomène émergent non stabilisé : les graphies « tch » et « dj » pour noter les affrications de /t/ et /d/ devant /i/ et /y/. Le statut des variantes de prononciation/de graphie dont la

distribution est socialement structurée interpelle la sémantique en interrogeant le trait de stabilité qui est tacitement associé au sens commun : toute stabilisation d'une variante graphique ou phonique est ainsi à considérer comme la trace d'un accord sur le sens.

I.4.4. Sens commun et médiation

Les deux derniers textes soulèvent la question de la médiation dans le partage du sens en cas d'asymétrie communicationnelle, l'un pour des raisons de décalage énonciatif, dans le cas du discours religieux (Maingueneau), l'autre pour des raisons de décalage diachronique et linguistique, dans le cas de la traduction de textes scientifiques anciens (Vandaele). Dans le premier cas, le prédicateur apparaît comme le médiateur susceptible d'assurer le partage du sens grâce à des reformulations et des commentaires ; dans le second cas, c'est au traducteur d'assumer ce rôle, en jonglant avec les ressources terminologiques et les recontextualisations temporelles, linguistiques et culturelles.

Si la question de l'incompréhension est habituellement étudiée dans le cadre d'échanges entre deux locuteurs qui interagissent, ce modèle, constate D. Maingueneau, n'est pas applicable à toutes les situations de communication. Ainsi, dans le cas des religions du Livre, le processus d'intercompréhension entre Dieu et les humains est foncièrement asymétrique et passe par la médiation d'un texte à interpréter, texte qui ne saurait être pris en défaut. Il revient à des médiateurs d'établir, à travers des pratiques historiquement situées, un pontage interprétatif entre des textes sacrés relevant d'un certain genre et des fidèles situés dans un tout autre monde. Dans sa contribution, D. Maingueneau étudie, du point de vue d'une analyse du discours, les procédures par lesquelles on peut ainsi « faire parler » le texte premier pour en partager le sens au sein d'une communauté croyante dont la capacité d'(inter)compréhension spontanée est forcément remise en cause par l'asymétrie. Deux exemples sont pris en compte : des commentaires de Radio Vatican sur l'évangile du dimanche, et un sermon anglican du XIX^e siècle, tiré d'un roman autobiographique de Samuel Butler. Le second exemple questionne plus particulièrement les ressources qui permettent d'aboutir à une compréhension maximale puisque la prédication provoque la conversion des auditeurs.

La contribution de S. Vandaele explore quelques enjeux du sens commun dans le domaine de la traduction, et plus particulièrement celui de la traduction de textes scientifiques produits au XIX^e siècle. L'auteure se situe pour commencer par rapport aux deux axes qui dominent la réflexion sur le sens commun depuis l'Antiquité : le premier s'attache aux valeurs partagées d'un groupe ; le second conduit à questionner l'existence de la réalité, la connaissance objective ou construite du monde, la perception de celui-ci par l'individu et le rapport de ce dernier à la communauté qui l'entoure,

le caractère inné ou acquis de la connaissance et du langage ; bref, tout ce qui relève du soi dans le monde. Sylvie Vandaele privilégie la seconde piste et s'engage en faveur d'un sens commun rapporté à une intersubjectivité construite par la relation au monde, susceptible de variations et d'approximations dans le temps et l'espace, et qui se retrouve au cœur des enjeux du « traduire ». Se fondant sur un socle épistémologique issu des neurosciences, elle définit l'intersubjectivité comme une capacité cognitive humaine qu'elle situe, non pas du côté de l'inné, mais de celui des potentialités de l'espèce exprimées de manière variable chez chacun. Cela étant posé, la prise en compte de l'intersubjectivité exige au moins trois aptitudes de la part du traducteur : la capacité de nommer les éléments des mondes possibles et de les catégoriser ; celle de les conceptualiser ; et celle de pouvoir y référer en discours. Dans le contexte de traduction qui fait l'objet de l'étude, une telle prise en compte conduit à combiner et articuler des éléments issus d'une terminologie située dans le temps et l'espace, d'un expérientialisme amélioré, et d'une sémantique référentielle à portée interlinguistique et interculturelle. Ce chapitre consacré à la traduction produit indirectement un fort effet de grossissement sur des phénomènes observables également en synchronie – les références, les cadres partagés, etc., sont en effet très distendus en diachronie, et les clés pour ajuster le partage du sens restent généralement peu accessibles du fait de l'asymétrie contextuelle.

En suivant les cheminements du *sens commun* sur des terrains qui lui sont familiers (proverbes, énoncés génériques, inférence, implicite, modalités, intercompréhension, malentendu, usage, variation...) et sur d'autres qui le sont beaucoup moins (traduction, vague, sociophonétique, pratiques sémiographiques, médiation, sentiment linguistique...), le lecteur de cet ouvrage pourra à la fois mesurer l'intérêt heuristique de ce complexe notionnel et voir se mettre en place des jalons et des points d'appui théoriques de nature à le rendre à terme pleinement opératoire en sciences du langage.

I.5. Bibliographie

- [ACH 77] ACHARD P., « Quelques propositions naïves sur le langage et la linguistique », *Langage et société*, supplément au n° 1, Montpellier, p. 20-23, 1977.
- [ANS 83] ANSCOMBRE J.-C., DUCROT O., *L'argumentation dans la langue*, Mardaga, Liège-Paris, 1983.
- [ANS 95] ANSCOMBRE J.-C. (DIR.), *Théorie des topoï*, Kimé, Paris, 1995.
- [BRA 95] BRANCA-ROSOFF S., COLLINOT A., GUILHAUMOU J., MAZIERE F., « Questions d'histoire et de sens », *Langages*, vol. 117, p. 54-66, 1995.
- [DES 80] DESCLAUX B., « Lectures en ethnométhodologie », *Langage et société*, vol. 13, p. 35-57, 1980.

- [DON 02] DONAIRE M.L., « Bilan sémantique : du sens littéral au sens commun », dans J. MILLÁN URDIALES (DIR.), *Versus*, p. 39-44, Universidad de Oviedo, Oviedo, 2002.
- [DUB 08] DUBOIS D., « Sens communs et sens commun : expériences sensibles, connaissance (s) ou doxa ? », *Langages*, vol. 170, p. 41-53, 2008.
- [DUC 84] DUCROT O., *Le dire et le dit*, Éditions de Minuit, Paris, 1984.
- [ELI 02] ELIO R. (DIR.), *Common Sense, Reasoning, & Rationality*, Oxford University Press, New York, 2002.
- [GAR 13] GARRIC N., LONGHI J., « Atteindre l'interdiscours par la circulation des discours et du sens », *Langage et société*, vol. 144, p. 65-83, 2013.
- [GAU 09] GAUTIER C., LAUGIER S. (DIR.), *Normativités du sens commun*, PUF, Paris, 2009.
- [GRE 66] GREIMAS A.J., *Sémantique structurale*, Larousse, Paris, 1966.
- [GRE 68] GREIMAS A.J. (DIR.), « Pour une sociologie du sens commun », *Du Sens, Essais sémiotiques*, p. 93-102, Le Seuil, Paris, 1968.
- [GUI 11] GUILHAUMOU J., SCHEPENS P. (DIR.), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, PU Franche-Comté, Besançon, 2011.
- [KER 80] KERBRAT-ORECCHIONI C., *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1980.
- [KLE 97] KLEIBER G., « Sens, référence et existence : que faire de l'extralinguistique ? », *Langages*, vol. 127, p. 9-37, 1997.
- [KLE 01] KLEIBER G., « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », dans D. KELLER, J.-P. DURAFOUR, J.-F. BONNOT, R. SOCK (DIR.), *Percevoir : monde et langage*, p. 335-370, Mardaga, Bruxelles, 2001.
- [LAH 92] LAHIRE B., « Précisions sur la manière sociologique de traiter du "sens" : quelques remarques concernant l'ethnométhodologie », *Langage et société*, vol. 59, p. 73-89, 1992.
- [LAR 97] LARSSON B., *Le bon sens commun. Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du sens*, Lund University Press, Suède, 1997.
- [LED 07] LEDWIG M., *Common Sense. Its History, Method, and Applicability*, Peter Lang, Berne, 2007.
- [LON 11] LONGHI J., *Visées discursives et sens commun*, L'Harmattan, Paris, 2011.
- [MOO 06] MOORE C., *The Development of Commonsense Psychology*, Lawrence Erlbaum, Londres, 2006.

- [NIC 87] NICOLAI R., « Sens commun (thématisation et autodélocutivité) », *Bulletin du Centre d'étude des plurilinguismes*, n° 9, p. 81-90, 1987.
- [NYC 08] NYCKEES V., « Une linguistique sans *langue*? Contribution à une réflexion sur les conditions d'émergence d'un sens commun », *Langages*, n° 170, p. 13-27, 2008.
- [NYC 16] NYCKEES V., « Le sens de l'implicite. Unité et diversité des phénomènes d'implicite linguistique », dans S. BERBINSKI (DIR.), *Le Dit et le Non-Dit, Langage(s) et traduction*, p. 63-98, Peter Lang, Berne, 2016.
- [PAV 06] PAVEAU M.-A., *Les prédiscours, Sens, mémoire, cognition*, Presses Sorbonne nouvelle, Paris, 2006.
- [SAR 94] SARFATI G.-E., « Dictionnaire et sens commun », *Les Carnets du Cediscor*, vol. 2, p. 71-80, 1994.
- [SAR 02] SARFATI G.-E., *Précis de pragmatique*, Nathan, Paris, 2002.
- [SAR 08a] SARFATI G.-E. (DIR.), « Discours et sens commun », *Langages*, n° 170, Larousse/Armand Colin, Paris, 2008.
- [SAR 08b] SARFATI G.-E., CADIOT P., DUBOIS D., LARSSON B., LONGHI J., MOLINIÉ G., NYCKEES V., RASTIER F., VISETTI Y.M., « Discours et sens commun », *Langages*, vol. 170, 2008.
- [SAR 09] SARFATI G.-E., « Des normes du sens commun à une politique du sens commun », dans C. GAUTIER, S. LAUGIER (DIR.), *Normativités du sens commun*, p. 161-204, PUF, Paris, 2009.
- [SAR 18] SARFATI G.-E., « De la présupposition au sens commun. Morphogenèse et sémiogenèse de l'évidence discursive », dans A. BIGLARI, M. BONHOMME (DIR.), *La présupposition entre la théorisation et la mise en discours*, p. 149-189, Garnier, Paris, 2018.
- [SIB 88] SIBLOT P., « Le sens des réalités. Réel, praxis et production signifiante », *Linx*, vol. 19, p. 55-72, 1988.
- [VAR 89] VARELA F.J., *Connaître : les sciences cognitives*, Le Seuil, Paris, 1989.
- [VAR 93] VARELA F.J., THOMPSON E., ROSCH E., *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*, Le Seuil, Paris, 1993.
- [VIO 00] VION R., *La communication verbale : Analyse des interactions*, Hachette, Paris, 2000.